

ETC



Une question de bon voisinage

Collectif, *Cohabitations : commune mesure?*, Axe Néo 7, Gatineau. 6 juin - 30 août 2004

Amélie Giguère

Numéro 68, décembre 2004, janvier–février 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35173ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giguère, A. (2004). Compte rendu de [Une question de bon voisinage / Collectif, *Cohabitations : commune mesure?*, Axe Néo 7, Gatineau. 6 juin - 30 août 2004]. *ETC*, (68), 67–70.

Gatineau

UNE QUESTION DE BON VOISINAGE

Collectif, *Cohabitations : commune mesure ?*, Axe Néo 7, Gatineau. 6 juin – 30 août 2004

Présentée à Axe Néo 7 par le commissaire Stéphane Bertrand, l'exposition *Cohabitations : commune mesure ?* constitue le dernier volet d'une trilogie portant sur les terrains vagues. Lancée en 2002, de concert avec le déménagement du centre d'artistes dans les locaux de l'ancienne filature Hanson, renommée La Filature, la série d'expositions avait pour intention première de signaler puis d'inscrire cette nouvelle présence dans le secteur du ruisseau de la Brasserie. À l'instar des premiers projets, *House boat/Occupations symbiotiques*, en 2002, puis *Ravaudage urbain*, en 2003, *Cohabitations : commune mesure ?* conçoit le terrain vague comme l'un des derniers espaces urbains indéterminés où il est encore possible de penser et de vivre la ville autrement. C'est cette fois sous le thème du voisinage et de la collectivité que huit artistes ou collectifs, architectes et architectes paysagistes, ont investi l'espace intérieur de la galerie comme la cour en friche qui la ceinture. Petite visite commentée.

La visite, si elle en est une, s'amorce de l'autre côté de la rue qui borde le centre d'artistes. Patrick Beaulieu a installé, sur une bande de gazon défraîchi, un tapis de plastique transparent qui miroite au soleil. Ainsi mis en évidence, le couloir devient un lieu de passage obligé, sûrement invitant. C'est que la moquette est en fait une large pellicule d'emballage à bulles d'air, changée en un terrain de jeu pour grands et petits. Difficile, en effet, de résister à l'envie d'y bondir pour y faire éclater quelques bulles.

Ce sont ces « élans naturels » que dévoile une courte vidéo, réalisée avec les enfants du quartier quelque temps avant le vernissage de l'exposition puis présentée dans une deuxième installation, dans la galerie. Là encore, Beaulieu reprend l'idée du passage obligé qui se transforme en une expérience ludique (quoique visiblement intimidante pour certains). Pour visionner la vidéo, qui prend la forme d'une réponse comme d'un appât, le spectateur doit littéralement s'engloutir dans une mare de flocons de polystyrène retenue entre deux murs étroits.

Le ludisme et la forme séduisante de *Protections passagères* cachent un autre discours, celui-là beaucoup plus dérangent. Comme le titre de l'œuvre le souligne, la protection symbolique et physique du mar-

Patrick Beaulieu, *Protections passagères*, 2004. Photo : Stéphane Bertrand.

queur, du visiteur et du terrain vague, suggérée par l'utilisation des matériaux d'emballage, est progressivement renversée. Car si le tapis de « papier bulles » amuse et évoque la préservation des espaces verts, ou même la sauvegarde des espaces urbains vacants encore libres de tout contrôle, il demeure un objet anti-écologique qui pourrait plutôt, bientôt, détruire la frêle végétation qu'il recouvre.

Architectures ouvertures

À l'instar de Patrick Beaulieu, Martin Simard occupe l'espace de la galerie – une salle vitrée ouverte sur la rue – et l'espace extérieur de la cour arrière. Le carré, le cube et les couleurs primaires constituent l'essentiel du vocabulaire de ses deux installations. Les référen-



ces à l'histoire de l'art moderne sont sans équivoque. Malévitch, Mondrian ne sont pas loin, ni même les impressionnistes, qui sont ici convoqués à travers les paysages flous, lumineux et « en mouvement » que renvoient superbement les surfaces métalliques de la pièce extérieure.

Présence d'absence est une ouverture. À ce propos, les mots « intégration », « infiltration », « présence », etc., qui fragmentent ici et là les surfaces, apparaissent peut-être superflus. Sur deux faces opposées du large cube disposé dans la cour, sont retranchées, vers le centre, deux sections, de manière à former deux couloirs étroits mais assez amples pour y laisser entrer un visiteur. Au cœur, une petite fenêtre fait le lien avec l'autre côté. Le rouge, le bleu, le jaune, qui rappellent les couleurs des jeux d'enfants des parcs, exercent un pouvoir d'attraction, comme les miroirs qui intègrent le regardeur et son environnement. Il devient possible pour ce dernier d'exister dans l'œuvre, avec l'artiste. Les idées de rigidité et de fermeture associées au cube (et à l'art contemporain ?) sont ici judicieusement dé-

tournées au profit d'une invitation au dialogue. L'installation de la pièce à l'extérieur du centre d'artistes, dans un espace vacant et accessible à tous, renforce aussi cette idée.

Intitulée [*Les voisins*], la sculpture monumentale qu'EKIP a érigée au centre du terrain vague, à l'arrière de La Filature, n'est pas totalement étrangère au cube éventré de Martin Simard, disposé à proximité. L'impressionnante pièce des jeunes architectes Thierry Beaudoin, Sinisha Brdar, Patrick Morand et Marc Pape, se présente en effet comme un haut mur à l'intérieur duquel ont été retranchées des sections, simplement, de manière à suggérer une fenêtre, un comptoir, une terrasse et même un belvédère. Ainsi, l'œuvre, qui renvoie à la fois aux frontières bâties des grands territoires (mur de Berlin, mur de la Palestine, etc.) comme aux communes clôtures domestiques, devient ici perméable aux échanges entre voisins. Le bois naturel de l'habitaclé et l'espacement des planches réaffirment aussi cette idée de porosité.

L'imposante pièce séduit. Avec un vocabulaire limité,



[*Les voisins*] expose très clairement la dualité de la frontière. Si le dispositif de séparation se transforme de manière à permettre les mouvements de part et d'autre, il ne disparaît toutefois pas complètement. S'il est repensé, le mur n'est pas nié, car la frontière n'est pas qu'un frein, elle protège aussi les différences, essentielles à la vitalité des échanges. On compare souvent la ville à un organisme vivant : la structure d'EKIP pourrait correspondre à la membrane de la cellule qui sélectionne les entrées et les sorties. Une question de bon voisinage.

La communauté, en amont et en aval
Dessinant une ligne légèrement courbée à la sortie – ou à l'entrée – du terrain vacant, l'œuvre de Deborah Margo s'offre comme une réponse aux lignes dures des sculptures d'EKIP et de Martin Simard. Composée d'une succession de verticales, *La détente* dialogue également avec la pièce de Bosses Design installée une année plus tôt dans le cadre du deuxième projet de la trilogie. Si cette suite de colonnes, tou-

jours debout, solidement ancrées, évoque stabilité et permanence, la série de Margo articule plutôt les concepts de nomadisme, de transformation et de renouvellement.

Ils sont une quinzaine, des ludiques tuteurs singuliers, imparfaits, bricolés à partir de vieux bâtons de hockey, des balais usés, des parapluies abîmés, des troncs d'arbres de Noël dépouillés : des rebus en somme, que l'artiste a glanés dans la rue, à la fin de l'hiver, dans le but de leur offrir une deuxième vie. Aussi bicornus soient-ils, ces tuteurs supportent les plants de houblon et de haricots espagnols mis en terre au printemps. Margo transforme ici le terrain vague en un jardin vernaculaire où les herbes sauvages cohabitent avec ses plants et les déchets des gens. Un jardin fertile qui changera de visage plusieurs fois au cours de l'été. La petite histoire nous apprend que c'est autour du jardin que l'artiste a su créer des liens avec les gens de son quartier. Pour Margo, ce petit espace de vie, coincé entre asphalté et béton, constitue un catalyseur de rencontres. Autour du jardin, chacun a un mot à

dire, un conseil à donner, une expérience à partager, avant que ne bifurquent les conversations vers d'autres sujets, parfois plus intimes. L'échange de semences entre voisins jardiniers enrichit les récoltes et transforme le profil des potagers qui, à la fin, appartiennent bien un peu à tout le monde.

Si toutes les œuvres de *Cohabitations : commune mesure* ? se présentent comme des invitations à la socialisation, plusieurs sont issues d'une concrète collaboration entre créateurs et membres des communautés avoisinant La Filature. Un peu à la même manière de Déborah Margo, Charlotte Gaudette et Emmanuelle Tittley, de Mousse Architecture de Paysage, ont récupéré les bas de laine usagés des élèves d'une école secondaire du quartier, en échange desquels elles ont donné des chaussettes neuves. À travers ce troc inscrit dans une démarche pédagogique et par la réalisation d'une œuvre intitulée *Reprisage*, Mousse tisse des liens entre le centre d'art et l'école, le passé et le présent de La Filature, entre la vocation autrefois commerciale du lieu (transformation de la laine) et son présent mandat de création et de diffusion artistique.

De ces échanges est née une structure ronde métallique. Non sans évoquer les architectures utopiques des années 60, la planète bleue ou une géante pelote de laine, *Reprisage* se propose comme un petit refuge intime pour jours frais et non pluvieux. Un tapis de laine brute, douillet, chaud, incite les visiteurs à y prendre place, à la bonne franquette. Agrafés à la structure, dansant au-dessus des têtes, les bas de laine usés, faits de laine transformée, témoignent du passage du temps.

Si la collaboration entre Mousse et les étudiants s'est opérée en amont, celle de l'ATSA avec les habitants du quartier s'est plutôt bâtie en aval, dans l'offre d'un service gratuit de buanderie.

Dans une salle de la galerie, trois machines à laver fonctionnelles sont mises à la disposition des gens. Des cordes à linge garnies de vêtements colorés, des reproductions des *Femmes au lavoïr*, de Renoir, des pastiches des boîtes *Brillo* d'Andy Warhol juxtaposés à de véritables boîtes de détergent à lessive, composent un espace hybride à la fois symbolique et pratique. C'est précisément le caractère hybride du lieu qui permet de réunir des représentants de communautés diverses, comme des étudiants peu fortunés, des locataires sans machine à laver et bien sûr, des amateurs d'art. Service communautaire bien réel, *Le temps d'une brassée* constitue également un astucieux moyen d'amener, dans l'espace de la galerie, une population qui jusque là n'y a peut-être jamais mis les pieds. L'ATSA

prend le pari d'une cohabitation de groupes hétéroclites.

À l'extérieur, sont suspendues d'autres cordes. Fonctionnellement utiles, ces prolongements de l'installation dans l'espace public ont également une fonction signalétique. Parce que ça lui rappelle les jours heureux de lessive au Portugal, son pays d'origine, Monica César vient y pendre ses draps chaque semaine. Rencontrée un jour de juillet ensoleillé, elle nous raconte simplement qu'elle aime voir en mouvement ces grandes taches blanches dans le paysage et qu'elle apprécie l'odeur qu'elle transporte ensuite, avec elle, à la maison. Pendant que nous discutons, son chien profite de l'étendue du terrain vague pour se délier les pattes et pour rapporter la balle que lui lance un deuxième usager en attendant la fin du cycle.

Mise à part la longue corde à linge installée au-dessus du ruisseau quelques jours avant le vernissage, très peu de pièces ont été vandalisées au cours de l'été. Pour Stéphane Bertrand, les échanges entre les artistes et les gens du quartier, qui ont eu pour effet de démystifier le processus de création, expliquent en grande partie cette réception favorable. Parmi les belles rencontres, le commissaire mentionne celle des *Fermières obsédées* et des quelques fillettes qui ont assisté, subjuguées, aux répétitions et performances des dites dames. Avec tambours et sifflets, les quatre artistes ont marché sur un large anneau olympique taillé dans les herbes folles, d'un pas scandé, en trébuchant sur la jambe d'un compère ou dans une piscine d'enfant, jusqu'à l'épuisement ou jusqu'à la guerre. Tout cela et bien plus, sous les yeux écarquillés des spectateurs, mais surtout des fillettes qui venaient de trouver en ces étranges femmes automates, perruquées et juchées sur talons hauts – des femmes dans la vingtaine ! – des modèles inespérés. Des représentantes d'un univers délirant, à la fois libre et cohérent, qu'elles se donneront peut-être le droit de visiter dans un avenir rapproché, elles aussi.

AMÉLIE GIGUÈRE